

Ode à Dumont d'Urville par monsieur Crochet de Condé sur Noireau

ODE

A

DUMONT-D'URVILLE

DÉDIÉE

A CONDÉ,

Sa ville natale,

Par M. Auguste Crochet.



ODE

A DUMONT-DURVILLE



Généreuse CONDÉ, sois mille fois bénie ;
Naguères tu donnas ton lait à ce génie ;
Hier c'étaient des pleurs, aujourd'hui c'est l'encens,
Ta douleur maternelle élève sa statue,
Afin que tes regrets se repaissent la vue
Du plus cher de tes enfants.

Ni le souffle du temps, ni le vent de l'automne
Ne pourra, de ton front, effeuiller ta couronne
Que viennent arroser les vagues de la mer.
Tu cueillis chaque feuille au sein de la tempête,
Et des pôles du Nord, ton intrépide tête
Vit le temple de l'hiver.

A peine dépouillé des langes de l'enfance,
Tu ceignais dans tes bras l'arbre de la science,
Ainsi qu'un jeune lierre embrasse un vieil ormeau.
Mais, hélas ! bien souvent, Dieu veut que la colombe
Vole, sans sans douter, se choisir une tombe
Sur l'arbre où fut son berceau.

(4)

Hélas ! l'homme se brûle au flambeau qu'il allume,
Et lui-même remplit le vase d'amertume
Où trempera sa lèvre au plus beau de ses jours !

La Fatalité veut qu'il tisse son suaire,
Et, de ses propres mains, creuse jusqu'à la terre
Qui le couvrira toujours.

Dans le char du Progrès, infortuné d'Urvile,
Dieu devait-il briser l'enveloppe d'argille
Où tomba de son sein l'un des plus beaux rayons ;
De notre ciel français retrancher cette étoile,
Et déchirer sitôt ta glorieuse voile
Qui vit tant de nations !!

Mais le fil de la vie est un fil d'araignée
Que la mort vient un jour trancher de sa cognée ;
Aujourd'hui pour l'enfant, pour le vieillard demeuré
Un matin pour la gloire, un soir pour l'infamie,
Pour l'obscurité ; tard et tôt pour le génie,
Cet éclair du genre humain.

Mais la Mort jette au feu le froment et l'ivraie,
Pressure dans sa coupe et la figue et la baie,
Pose son doigt osseux sur la feuille et la fleur,
Arrache des feuillets au livre de l'histoire,
S'assied, pour dessécher les palmes de la gloire,
Sur l'aile de la vapeur.

La vapeur, cet oiseau de la science humaine,
Plus vite que le vent qui ravage la plaine,
Que le torrent roulant de la cime des monts !
La vapeur, ce coursier qui jamais ne se lasse,
Qui dérobe pour nous et le temps et l'espace
Rien que d'un seul de ses bonds.

(5)

La vapeur amphibie à l'haleine fumante,
Aux nageoires d'acier, à la bouche écumante,
Qui fait bouillir la mer comme un Léviathan,
Court sous le lit du fleuve, à travers les campagnes,
Et qui, pour marcher droit, oblige les montagnes
Même de s'ouvrir le flanc.

La vapeur, ce géant qui porte tout un monde,
Plus vite que ne l'est le caillou par la fronde,
Que le miel brigandé par l'essaim de frélons ;
Pour lui le plus lourd poids n'est qu'un monceau de liège,
Ne lui pèse pas plus que le flocon de neige
Sur l'aile des aquilons !

Mais, ô malheur ! un jour il se fit Minotaure,
Un jour il dépouilla sa robe de Centaure,
Afin d'en affubler ce grand navigateur.....
Ah ! dans ce jour fatal, l'ange de l'anathème
Pulvérisait tes os et leur refusait même
La bêche du fossoyeur.

Tu goûtais le repos, tu dormais sur la plage ;
De baisers une épouse effleurait ton visage,
Un fils passait ses doigts à travers tes cheveux.
Mais soudain l'incendie accourt comme la foudre :
Et tige, et fleur, et fruit sont quelques grains de poudre
Aliment de vers fangeux.

O, Grand homme ! il te reste encor bien autre chose ;
C'est ta gloire immortelle et ton apothéose,
Ce don national de bronze et de granit,
C'est ton nom seul tracé sur la plage barbare
Où le marin français le verra, comme un phare,
Brillant au sein de la nuit.

Il te reste l'honneur d'avoir, par ta science,
 Ajouté des lauriers au drapeau de la France,
 Et d'avoir mesuré l'Univers de tes pas.
 Ton pays te couronne au nom de Lapérouse,
 Toi qui de son tombeau baisas les brins de mousse,
 Et de pleurs les arrosas.

Sous des climats brûlants, sous des zones glacées,
 Tu trouvas des trésors pour doter nos Musées.
 Où l'on avait glané, toi souvent moissonnais ;
 Des trois règnes toi seul envahis le domaine
 Et brisas les anneaux de la magique chaîne
 Qui ceint leur triple palais.

Martyr de la science, apôtre des lumières,
 Tous nos cœurs ont pour toi des vœux et des prières.
 Et tous venons baiser les clous de ton cercueil.
 Notre France te pleure, et telle qu'une veuve,
 Donnant de son amour la plus touchante preuve,
 Fait de son voile, un linceuil.

Il ne te manque rien, ô glorieux d'Urville!
 Un fils de notre Roi, le prince de Joinville,
 Après toi fils du peuple, a monté sur ton bord,
 T'apporte pour tribut sa guirlande d'Afrique,
 Et, sur ton piédestal, vient jeter une brique
 Des remparts de Mogador.

Ah! que la Renommée embouche sa trempette
 Et proclame qu'en France on sait payer la dette
 Qu'impose le Génie au pieux souvenir!
 Condé, de l'or du riche et du pauvre l'obole
 A, d'avance, acheté l'éclatante auréole
 Que te devait l'avenir.

Ah! regarde du Ciel, maintenant ta patrie,
 Tout le peuple accourant honorer ton génie
 Et rendre un pur hommage à ta célébrité!!!
 Ecoute nos bravos et que ton œil contemple
 Notre main bénissant les colonnes du temple
 De ton immortalité.

Adieu d'Urville, Adieu, notre bouche t'implore
 Et t'offre en holocauste à ce Dieu qui nous dore
 D'un soleil bienfaisant, de fertiles sillons :
 En retour, à Condé qu'il donne de grands hommes,
 A ses fils; du bonheur; à ses vergers, des pommes;
 A ses fleurs, des papillons.

J'ai semé des bleuets sur ce tapis de pierre,
 Et je sais que pourtant leur pétale éphémère
 N'aura plus de parfum au midi de demain;
 Mais je sais que l'autel aime la violette
 Et ne dédaigne pas une humble paquerette
 Née à l'ombre du chemin.

Auguste Crochet.